LA FOLIE CHEZ ÉMILE ZOLA, LE CAS DE FRANÇOIS MOURET DANS *LA CONQUETE DE PLASSANS*

Taha MSSYEH
Université Sidi Mohamed Ben Abdellah
Laboratoire SLLACHE
electrojin@gmail.com

Résumé : En sus d'étudier scientifiquement la folie de François Mouret dans *La conquête de Plassans* d'Émile Zola, l'article a pour objectif de suivre l'archéologie du dérèglement mental tout au long de l'arbre généalogique des Rougon-Macquart. Nous avons adopté comme approche le double-déterminisme zolien inscrit dans son manifeste : *Le Roman expérimental*.

Mots-clés : fou, lunatique, frankenstein, névrosique, folie.

ÉMILE ZOLA'S MADNESS: THE CASE OF FRANÇOIS MOURET IN *LA CONQUETE DE PLASSANS*

Abstract*:* In addition to the scientific study of François Mouret's madness in Émile Zola's *La conquête de Plassans*, the essence of this article is to follow the archaeology of this mental derangement throughout the Rougon-Macquart family tree. Our approach is based on the double determinism of Zola's manifesto, *Le Roman expérimental*.

Keywords: mad, lunatic, frankenstein, neurotic, madness.

Introduction

La folie dans l'œuvre d'Émile Zola a sollicité, à maintes reprises, la réflexion de la critique littéraire, notamment Henri Mitterand dans *Zola, raison et démesure*. Toutefois, le cas de François Mouret dans *La conquête de Plassans* tant qu'il oscille entre les Rougon et les Macquart, la raison et le dérèglement, n'a pas encore été sujet d'une analyse approfondie qu'il fera l'objet d'étude de cet article.

La folie ou excentricité mentale est un terme plantureusement en dilettante, une maladie à manifestations variées, qui peut prendre plusieurs formes : la névrose, les troubles obsessionnels compulsifs, la pyromanie... Mais dans la plupart des cas, elle se manifeste sous forme de troubles qui affectent le comportement, la manière, la façon de penser, de percevoir les choses de sorte que la personne atteinte a tendance à s'isoler, à ne point s'occuper de son corps, à battre le pavé ou à « détrôner le Sophi » (J. de La Fontaine, 2022, p.187). Le lunatique exprime aussi un dérèglement langagier et sensationnel au point, de proférer des phrases qui ne vont point avec la situation ou le contexte, d'exprimer de brumes d'idées. La personne frankenstein peut produire également des structures grammaticalement et syntaxiquement estompées. Michel Foucault en parle dans *Histoire de la folie à l'âge classique* dans la perspective du « lunatisme », dans la mesure où la lune, l'astre le plus aquatique, tisse des liens de parenté avec cet état d'esprit

visqueux, aussi instable et déformé que les interactions stellaires : « Il faudrait ajouter que le " lunatisme " n'est pas étranger à ce thème. La lune, dont, pendant des siècles, on a admis l'influence sur la folie, est le plus aquatique des astres. La parenté de la folie avec le soleil et le feu est d'apparition beaucoup plus tardive » (M. Foucault, 1974, p.23).

Avant les travaux zoliens, la folie était une sorte d'une chimère, d'une force invisible qui s'empare du corps de ses victimes en les entrainant aux dédales du déjaugement. Ainsi Jacques le fataliste de Denis Diderot figure comme le protagoniste le plus célèbre d'une série interminable des victimes des fatalistes. Non loin des fatalistes, la folie est considérée comme une « aumône divine », une distinction, voire un privilège, un don de l'Olympe pour l'humanité :

> La folie ne fasse défaut nulle part. En effet, si l'on admet par définition, avec les stoïciens, que la sagesse consiste en tout et pour tout à être guidé par la raison, et la folie inversement à se laisser entraîner au gré des passions, le fait est que Jupiter, pour éviter aux hommes une vie sinistre rébarbative, leur a insufflé sensiblement plus de passions que de raison, (É. de Rotterdam, 1994, p.41).

Chez Zola, toutefois, la folie n'est pas liée à la fatalité, au hasard du destin, mais bien au contraire, c'est un phénomène qui peut être expliqué scientifiquement par la physiologie et les études des milieux. Zola poursuit les symptômes de cette maladie chez ses personnages tout au long de son œuvre. C'est pour cela que, dès le premier roman de sa saga *Les Rougon-Macquart*, *La fortune des Rougon*, il a donné les germes de folie à la fécondatrice de la lignée des protagonistes : la grand-mère Adélaïde Fouque : « Le bruit courut qu'elle avait le cerveau fêlé comme son père » (É. Zola, 1887, p.39).

Dans ce travail, nous allons essayer d'analyser les personnages atteints de folie, notamment le cas de Mouret que présente *La Conquête de Plassans* (2010), en nous basant sur l'expérience d'Emile Zola, celle qu'il mentionne dans son ouvrage *Le roman expérimental* (1880). Nous allons opter, vaille que vaille, pour une étude intrinsèque et extrinsèque du milieu, c'est-à-dire ce qui constitue l'intériorité et l'extériorité de l'être humain. Dans quelle mesure le passage d'un milieu hospitalier à un autre inhospitalier reflète-t-il la folie de François Mouret ?

Dans un premier lieu, nous allons découvrir, tout en rappelant quelques préceptes du double-déterminisme zolien, François Mouret dans une chaleur aussi familiale que sociale. Dans un second axe, nous étudierons l'emprise d'un milieu inhospitalier sur ledit protagoniste. Et finalement, nous verrons comment la promiscuité, l'hostilité d'un milieu inamical entrainera la folie de F. Mouret.

1. François Mouret sous l'emprise d'un milieu hospitalier

À partir des travaux de Claude Bernard, Zola a fait une transposition de la médecine à la littérature, entre le « circulus »[1] (É. Zola, 2015, p.20) vital et son équipollent social, en liant les facteurs intérieurs et extérieurs au corps humain. En effet, les deux paramètres sont de concert puisque l'individu est l'œuvre de son milieu ; qu'il

[1] L'équivalent de ce que l'on nomme, actuellement, la circulation sanguine.

soit favorable, plein de richesse et d'aise, ou défavorable, marqué par une succession de misères aussi matérielles qu'immatérielles.

C'est pour cela que deux espaces différents donnent deux entités tellement différentes. Zola expérimente la folie d'un nombre de ses personnages, y compris le cas de Mouret, en jouant sur la malléabilité des milieux, les circonstances et les tempéraments. D'ailleurs certains inspirent la passion comme le taudis, la serre, le Paradou, et d'autres la piété : la nef, l'autel, la soutane, tandis que d'autres, notamment un circulus social malsain : la folie. Celle-ci ne se limite pas à un endroit en tant que tel, mais elle interpelle toute une constellation de facteurs matériels et immatériels. Marie-Ève Laurin en esquisse les racines consanguines chez les Rougon-Macquart :

> Rappelons que la quête avide de richesse ou de pouvoir chez plusieurs membres de la lignée Rougon trouve ses racines dans la configuration mythique de l'œuvre zolienne : c'est une " première lésion organique ", à laquelle font suite des " accidents nerveux et sanguins " qui, sous l'influence du milieu, se révèlent à l'origine des vices et des vertus des protagonistes. Nimbée de mystère et plus ou moins insaisissable, l'essence de cette première " cassure " physiologique rejoint l'histoire des doyens du clan familial. Associée par Gilles Deleuze à l'" Instinct de mort silencieux " – ce « fil rouge des Rougon-Macquart " –, la fêlure originelle paraît émaner directement de l'aïeule Adélaïde Fouque et, avant elle, de son père, mort fou. Par-delà les appétits et la " petite hérédité " historique, sociale et somatique des membres du clan familial émerge toutefois, ainsi que l'a montré Deleuze, cette " grande hérédité " épique et germinale, ce grand vide qui couve sous les instincts et qui ne peut que se transmettre soi-même. (M. Laurin, 2011, p.32).

Zola distingue deux milieux : le milieu intérieur ou intra-organique relatif au mécanisme responsable de la transmission des maladies de génération en génération, et un autre extérieur ou extra-organique, c'est-à-dire tout ce qui concerne l'extérieur du corps humain : couleur, odeur, peinture, injure, trauma, etc.

Zola exploite le double déterminisme en attribuant à ses personnages des tempéraments innés ou acquis à l'insu de Balzac, c'est le cas du Baron Hulot d'Ervy dans *La Cousine Bette* dont la folie reste un luxe aristocratique : « Sa folie, je le crains, crèvera le paravent que je mettais entre le monde et nous » (H. de Balzac, 2015, p.307), ou encore le génie exceptionnel qui fait sortir son hôte de la sphère ordinaire : « L'inspiré, le poète, l'initié, paraissent souvent des fous, par quelque aspect de leur comportement, Car ils échappent aux normes communes. Rien ne parait plus comme la sagesse, pour qui ne connaît d'autre règle que le bon sens » (J. Chevalier, 1994, p.41).

Zola, grâce au double-déterminisme, identifie aussi les circonstances propices à l'apparition du génie-fou. L'exemple de Claude Lantier dans *L'Œuvre*, le jeune Macquart dont la névrose alimente un talent et un tison artistique indéniables, en est justement la preuve. L'homme est certainement sous l'emprise des turbulences sociales qui le conditionnent. Bon gré mal gré, il subit l'éther de son entourage. Il se comporte, s'habille d'une façon pour apparaître plus au moins « normal » au regard de son prochain.

L'Homme, en effet, suit le troupeau humain sous le bâton du pâtre social pour intégrer le moule, le train de la monotonie. C'est bien le cas de François Mouret qui mène l'existence régulière d'un être tout à fait ordinaire. Il vit dans la conformité de sa société sans qu'il ne manifeste aucune anomalie : il travaille son jardin, cause avec ses amis, organise des soirées de jeux, prépare des sorties : « Il reprit sa place à la table de jeu »

(p.44), mange son dîner, guette son voisin, joue avec sa petite fille... « Mouret lui dit : nous allons se mettre à table ». (p.31)

Mouret évolue dans un milieu harmonieux- exempt d'embarras héréditaire ou social- père de famille qui mène une existence paisible en compagnie de sa femme et ses enfants, il court, le jour, après ses affaires en causant commerce avec ses confrères pour qui les affaires occupent une grande partie de leur vie de négociateurs. Très respecté de ses voisins, grâce à son bon humour, celui d'un homme qui a le don d'haranguer, de chatouiller les oreilles de ses interlocuteurs, mais aussi par son statut de commerçant qui a amassé une fortune colossale :

> " Alors, M. Mouret ne rentrera pas dîner ? — Si, Rose, attendez, répondit Marthe paisiblement. — C'est que tout brûle. Il n'y a pas de bon sens. Quand Monsieur fait de ces tours-là, il devrait bien prévenir… Moi, ça m'est égal, après tout. Le dîner ne sera pas mangeable. — Tu crois, Rose ? dit derrière elle une voix tranquille. Nous le mangerons tout de même, ton dîner. " C'était Mouret qui rentrait. Rose se tourna, regarda son maître en face, comme sur le point d'éclater ; mais, devant le calme absolu de ce visage où perçait une pointe de goguenarderie bourgeoise, elle ne trouva pas une parole, elle s'en alla. Mouret descendit sur la terrasse, où il piétina, sans s'asseoir. Il se contenta de donner, du bout des doigts, une petite tape sur la joue de Désirée, qui lui sourit. Marthe avait levé les yeux ; puis, après avoir regardé son mari, elle s'était mise à ranger son ouvrage dans sa table. " Vous n'êtes pas fatigué ? demanda Octave, qui regardait les souliers de son père, blancs de poussière. — Si, un peu ", répondit Mouret, sans parler autrement de la longue course qu'il venait de faire à pied (É. Zola, 1887, p.11).

Il passe l'intégralité de son passe-temps à prendre soin de sa serre à laquelle il éprouve un grand amour, en cultivant les laitues, arrosant les fleurs et les buis, labourant ses récoltes de figues, de pommes, du raisin, de pêches... Cette vie sereine est le résultat d'un milieu accueillant, où tous les membres de la famille coexistent et cohabitent dans un amour partagé :

> Huit jours se passèrent. Mouret avait repris ses occupations habituelles ; il rôdait dans la maison, discutait avec les enfants, passait ses après-midis au-dehors à conclure pour le plaisir des affaires dont il ne parlait jamais, mangeait et dormait en homme pour qui l'existence est une pente douce, sans secousses ni surprises d'aucune sorte. (p.51)

La monotonie dont bénéficie François Mouret est le résultat d'un milieu affable où règne la concordance aussi familiale que sociale. Ce bonheur de vivre se dépeint comme une fleur rouge dans l'âtre de Mouret, réchauffant ainsi tout le foyer d'un amour mutuel, là où sa petite fille Désirée joue et végète comme l'herbe fraiche de son jardin.

Zola a mis F. Mouret dans un milieu extrinsèque favorable où règne la réconciliation, la symbiose des deux milieux, intra et extra-organique en vue de démonter par la suite l'emprise, les répercussions d'un autre espace, plutôt hostile sur ledit protagoniste. Ceci dit, le moindre détraquement de l'un des deux milieux entraîne de graves conséquences, non seulement sur le rythme de vie de F. Mouret ; mais pouvant même être responsable de sa folie.

2. Un milieu inhospitalier

Mouret mène une vie heureuse et calme : son rythme quotidien de commerçant qui a amassé une fortune considérable va être achoppé, gâté par l'apparition d'une soutane noire. Le cataclysme monacal va combler son existence d'une promiscuité abjecte. L'entrée dans son monde d'un intrus déguisé, d'une soutane suspecte : « Cette soutane râpée qui se glissait dans l'ombre de ses ruelles » (p.56) peint de deuil la couleur de sa vie « les soutanes portent malheur » (p.17). L'apaisement dont jouit F. Mouret va être bousculé.

Le chaos parsème l'univers extrinsèque de F. Mouret le jour où l'abbé Faujas, son nouveau locataire, s'est infiltré dans sa maison en guise de bon religieux. Il l'intéresse d'une façon telle qu'il passe toute sa journée à « l'épier » sans jamais lui affleurer la moindre présence : « Le lendemain, Mouret passa la matinée à épier son nouveau locataire. Cet espionnage allait emplir les heures vides qu'il passait au logis à tatillonner, à ranger les objets qui traînaient. » (p.44)

Le prêtre, agent bonapartiste par essence discret, se déplace lestement, sans laisser la moindre trace derrière lui : « Mouret avait beau se mettre aux aguets, jamais il n'apercevait la main qui ouvrait et qui fermait ; il n'entendait même pas le grincement de l'espagnolette. Aucun bruit humain ne descendait de l'appartement. » (p.52)

Le propriétaire, de plus en plus scrupuleux, lance à ses trousses ses enfants et sa bonne Rose qui lui racontent ce qu'il a fait pendant la journée : « À la maison, Mouret voulut utiliser Désirée, qui ne sortait jamais. Il l'emmenait, le soir, au fond du jardin, l'écoutant bavarder sur ce qu'elle avait fait, sur ce qu'elle avait vu, dans la journée. » (p.56)

Le fait que Mouret a partagé son milieu avec un individu énigmatique, une personne qu'il ne connaît pas, brise et bouleverse la monotonie de son vivant. Quant à Marthe, la femme de Mouret dont la névrose s'est manifestée par un amour fou pour l'abbé Faujas - l'intéressé qui la dépouille de tout son bien matériel et de toute son énergie - se réveille la nuit et se met à se battre violemment en écorchant la peau, le visage, et en poussant les cris de quelqu'un qu'on vient de battre violemment :

> Marthe, dont la raison chancelait, s'imagina que son mari voulait la battre : ce fut une idée fixe. Elle prétendait qu'il la guettait, qu'il attendait une occasion. Il n'osait pas, disait-elle, parce qu'il ne la trouvait jamais seule ; la nuit, il avait peur qu'elle ne criât, qu'elle n'appelât à son secours (p.466).

Riposte d'une manipulé ne pouvant plus supporter le calvaire de son bourreau bien-aimé, qui l'a séparée de son époux, de son fils ainé Serge qui du jour au le lendemain s'exile Séminaire de Plassans.

Par ailleurs, la bonne et les voisins croient que Mouret est devenu fou et qu'il attend la nuit pour martyriser sa femme. Les rumeurs commencent à circuler. La maison se met à lui jeter un regard de haine et de mépris, en le comparant à un monstre dénué de sentiments, sans cœur. Toute la famille se retourne contre lui : « Rose jura qu'elle avait vu monsieur cacher un gros bâton dans son bureau. Mme Faujas et Olympe ne firent aucune difficulté de croire ces histoires […] Vous êtes un monstre ! s'écria Rose en allant montrer le poing à Mouret » (p.466). Mouret se réveille dans un cauchemar quotidien, ne sachant pas pourquoi sa vie s'est muée en enfer : « Mouret, qui aime diantrement sa femme, souffre en silence sans jamais lui adresser un seul reproche ou dire du mal sur son

compte. Le silence de Mouret pousse madame Rougon à penser que « Mouret devient fou. » (p.490)

Les Trouche, la famille de l'abbé Faujas, qui s'empare du foyer Mouret, dépouillent Marthe de tout son bien. En compagnie de sa belle-mère Félicité Rougon, ils profitent de la situation en vue d'entacher la renommée de F. Mouret, de le faire chavirer en disgrâce.

Les rumeurs vont s'échapper de la demeure familiale par le biais de la bonne et les locataires, surtout madame Trouche qui va répandre, partout où elle va, des stigmates fracassants sur le compte de son propriétaire. Le misérable Mouret sera châtié deux fois : la première par les membres de sa famille, la deuxième plus intense par la société qui ne pardonne pas :

> Il fit un petit signe de tête au boucher, qui resta ahuri, sans lui rendre son salut. La boulangère, à laquelle il adressa un coup de chapeau, parut si effrayée qu'elle se rejeta en arrière. La fruitière, l'épicier, le pâtissier se le montraient du doigt, d'un trottoir à l'autre. Derrière lui, il laissait toute une agitation ; des groupes se formaient, des bruits de voix s'élevaient, mêlés de ricanements (p.488).

La balafre est désormais scellée sur son front. Même ses amis les plus proches ne lui rendent pas le salut, ils se moquent de lui. Les ricanements suivent Mouret partout jusqu'à ce qu'il soit chassé par des bandes de gamins avec des rafales de pierres et d'injures :

> - Arrêtez-le ! Arrêtez-le ! » Crièrent plaisamment les meuniers » (p.491). Et Devant tant de rancœur : Mouret se mit à courir. Les bras tendus, la tête perdue, il se précipita dans la rue Balande, où s'engouffra avec lui la bande des gamins, au nombre de dix à douze. Il lui semblait que les boutiquiers de la rue de la Banne, les femmes du marché, les promeneurs du cours, les jeunes rires étouffés, roulaient derrière son dos, le long de la pente raide de la rue. (p.498)

La tête affolée, le milieu intrinsèque de Mouret se dégrade diantrement devant l'ampleur de la promiscuité du milieu extrinsèque. Toute la société se dresse contre le pauvre Mouret et il ne lui reste qu'à fuir, qu'à se renfermer chez lui afin d'échapper au martyr de l'incompréhension. Cette misanthropie, ce renfermement sur soi et ce comportement asocial sont la conséquence immédiate d'un milieu extrinsèque inamical qui va affecter également le tempérament, l'univers intra-organique de F. Mouret. Ce dernier dont le caractère se dégrade au fur et à mesure que les jours passent, commence peu à peu à battre le pavé.

3. la folie de François Mouret

Pris entre deux feux, vautré entre le zénith de l'incompréhension et le nadir du mépris, chassé à la fois par la société ; pis encore par les personnes les plus proches de lui, Mouret se renferme sur lui-même dans son bureau où il passe des journées entières assis sur son fauteuil, déprimé, sans rien faire, égaré, sans échanger aucune parole :

> Mouret était assis au milieu de la pièce, devant la grande table vide, couverte d'une épaisse couche de poussière, sans un livre, sans un papier ; il se renversait contre le

> dossier de sa chaise, les bras ballants, la tête blanche et fixe, le regard perdu. Il ne bougeait pas (p.446).

À ce moment-là, les crises nerveuses de sa femme deviennent telles qu'elles attisent davantage la haine de ses proches. Alors la famille et la société décident de l'enfermer aux Tulettes : la maison des fous, la place où il peut s'égorger paisiblement avec ses semblables, sans qu'on ne lui adresse de reproches. « Mouret s'emprisonne chez lui pour éviter d'être forcé d'encenser le temple des aliénés. Toutefois, un tel degré d'isolement ne fait qu'à exhorter les habitants de Plassans à intervenir, à l'emmener de force aux Tulettes : « Mouret, qui avait cloué la porte pour que personne n'entrât. Jamais une visite, pas un dîner à faire, le jardin vide à donner peur le soir. » (p.444).

Au bout du compte, la fermeté sociale et familiale va conduire Mouret à loger éternellement aux Tulettes en compagnie de sa grand-mère Adélaïde Fouque. Félicité, sa belle-mère, qui le haït énormément, a joué un rôle important dans sa détention en sa position de femme du receveur Pierre Rougon et mère du ministre Eugène Rougon. Elle l'a arraché facilement, et de force de son giron d'ancien commerçant pour le jeter aux Tulettes une fois pour toute.

Les hostilités empestant la maison des aliénés vont contribuer à la folie quasi-totale de F. Mouret. Un isolement injuste entre les murs d'une sale cellule et une maltraitance du personnel détériorent encore davantage son état psychologique, au point de parler tout seul. Avec le temps, sa détresse est telle qu'il déclare les mêmes symptômes que sa femme. Et bien pire, car ses comportements deviennent ceux-là mêmes « des bêtes » décloisonnées, sans liberté, dans des cages :

> Mouret, au milieu de son bavardage, venait de tourner sur lui-même, comme une bête assommée. Il s'aplatit par terre ; puis, lestement, il marcha à quatre pattes, le long du mur. " Hou ! Hou ! " Hurlait-il d'une voix rauque et prolongée. Il s'enleva d'un bond, il retomba sur le flanc. Alors, ce fut une épouvantable scène : il se tordait comme un ver, se bleuissait la face à coups de poing, s'arrachait la peau avec les ongles. Bientôt il se trouva à demi nu, les vêtements en lambeaux, écrasé, meurtri, râlant. (p.635)

Mouret perd totalement la raison ; se meut par instinct animal. Une nuit glaciale du mois de décembre, il file de la maison des aliénés. Car brulé par la flamme d'une nostalgie maladive, il décide de prendre la direction de sa maison rue de la Banne. Tout feu tout flamme, Mouret ne cesse de répéter le nom de sa bien-aimée, Marthe.

Arrivé au seuil de sa maison, la déception est de nouveau au rendez-vous : Marthe, malade ce jour-là, est transportée chez sa mère. Le cœur embrasé injecte des laves à ses veines ardentes. Le seul soulagement qui lui reste est d'allumer un feu considérable, en ramassant les buis, les troncs d'arbres, les souches. Au milieu des feux scintillants, le fou joyeux célèbre les chatons furieux du cœur d'un amoureux fou :

> L'incendie éclatait sur tous les points à la fois, avec une violence qui fendait les planchers. Le fou remonta, au milieu des nappes de feu, les cheveux grillés, les vêtements noircis. Il se posta au second étage, accroupi sur les poings, avançant sa tête grondante de bête. Il gardait le passage, il ne quittait pas du regard la porte du prêtre. (p.672-673).

Le comportement de Mouret, qui part « du principe qui veut que le feu purifie tout » (Bachelard, G., 1949, 96), n'est autre que les chatonnes de sa dignité, une sorte de Sati

masculine, une dernière manifestation de l'amour qu'il éprouve pour sa bien-aimée Marthe.

Cette fin tragique, notamment la folie ainsi que la mort de F. Mouret bien avant sa bien-aimée Marthe, est récurrente dans les romans de Zola qui n'a de cesse de faire allusion aux dégringolades de la République française sous le règne de Napoléon III. Toutefois, la tragédie de Thérèse semble plus fataliste que naturaliste, du moment que le dénouement funeste du roman s'embraye comme une riposte à un comportement obscène, notamment l'adultère dont souffrent un certain nombre de héros classiques tel que Phèdre dans *Phèdre* de Racine :

> Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Égée
> Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,
> Mon repos, mon bonheur semblait être affermi,
> Athènes me montra mon superbe ennemi.
> Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.
> Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue.
> Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler,
> Je sentis tout mon corps et transir, et brûler.
> Je reconnus Vénus, et ses feux redoutables,
> D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.
> Par des vœux assidus je crus les détourner,
> Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner.
> De victimes moi-même à toute heure entourée,
> […]
> Je t'ai tout avoué, je ne m'en repens pas,
> Pourvu que de ma mort respectant les approches
> Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,
> Et que tes vains secours cessent de rappeler
> Un reste de chaleur, tout prêt à s'exhaler. (J. Racine, 2007, p.66).

Contrairement, aux fatalistes qui expliquent l'amour, y compris la folie, comme force supérieure qui s'abat sur ses victimes, Émile Zola, à travers le double-déterminisme, suit scientifiquement les catalyseurs consanguins et sociaux dudit fléau.

Conclusion

La folie a été souvent considérée dans la littérature comme une chimère à manifestations variées prenant entre-autres divers tons et formes, notamment le fameux parallélisme, le Horla, l'absent-présent de Guy de Maupassant, le fou qui attaque des moulins de Miguel de Cervantes, Don Quichotte, le coureur de jupon de Molière, Don Juan, le fou qui tue des enfants de V. Hugo, le Papavoin dont le nom reste encore gravé sur le mur de la cellule où demeure jusqu'au dernier jour avec l'idée fatale, le condamnée à mort ; ou encore pour ne pas étaler, celui qui s'est surpassé pour enfin établir sa propre justice, Rodion Romanovitch Raskolnikov de Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski… Toute cette sorte de panoplie de fous est examinée minutieusement dans la saga des Rougon-Macquart où Zola attribue à chaque membre de ladite famille un germe différent, ou intra-organique, ou extra-organique, si ce ne sont les deux ensembles.

Si Le Horla, La Chevelure, Le Docteur Héraclius Gloss présentent le fou comme un phénomène exceptionnel ahurissant pour les médecins tant qu'ils manifestent des symptômes d'une étrangeté flippante, Zola à travers les études des milieux intrinsèques et extrinsèques, tempérament et influence sociale, qui ne sont rien d'autres que le résultat d'une succession de déterminants à la fois intra et extra-organique. Cela revient à dire que la folie pour Zola est l'ensemble des interactions de tout ce qui est à fois héréditaire et milieu extérieur.

F. Mouret est l'exemple d'un personnage qui, selon les lois des circonstances et des milieux, passe d'une personne saine d'esprit à une autre folle. Cela explique que la folie n'advient pas subitement à cause d'une chimère inexplicable, mais c'est le résultat d'un nombre de facteurs identifiables, même mesurables ; dans le cas de F. Mouret ce sont majoritairement des indices sociaux et familiaux.

Zola montre que la folie, comme toute autre maladie fongique ou virale, a ses propres causes et peut être expliquée scientifiquement par le double-déterminisme. Tandis qu'un milieu hospitalier, favorable ne peut en aucun cas en être la cause, un autre inhospitalier se révèle déterminant lors du passage de F. Mouret, le père de famille, l'ancien commerçant de renommée qui a pu amasser une fortune colossale, à un autre martyrisé, pourchassé par les siens et la société jusqu'aux Tulettes, l'endroit où croustille, scintille la folie en toute sorte de camaïeux.

Références bibliographiques

BACHELARD Gaston, 1949, *La psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard.

BALZAC Honoré (de), 2015, *La Cousine Bette*, Paris, Flammarion.

CHEVALIER Jean et GHEERBRANT Alain, 1982, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont.

DIDEROT Denis, 2011, *Jacques le Fataliste et son maître*, Paris, Flammarion.

DOSTOÏEVSKI Fiodor, 2015, *Crime et châtiment*, Paris, Gallimard.

FOUCAULT Michel, 1972, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard.

MAUPASSANT Guy (de), 2011, *Le Docteur Héraclius Gloss* in *Œuvres complètes*, Paris, édition originale.

MITTERANT Henri, LEDUC-ADINE Jean-Pierre Dir., 2004, *Zola, raison et démesure*, Paris, Nouveau Monde.

LA FONTAINE Jean (de), 2022, *La Laitière et le pot au lait, Fables de la Fontaine*, Paris, Classique de poche.

LAURIN Marie-Ève, *De chaînes en trames : Histoire nationale et vie privée dans le roman naturaliste et vériste*, Presses de l'Université du Québec, Québec, 2011.

RACINE Jean, *Phèdre*, Folio, Paris, 2007.

ROTTERDAM Érasme (de), 1994, *Éloge de la folie*, Arles, Babel.

ZOLA Émile, [1874] 2010, *La Conquête De Plassans*, Paris, folio.

ZOLA Émile, 1880, *Le Roman expérimental*, Paris, BnF-Partenariats.